

Souvenez-vous

À J-C Maigret

Quatre routes d'inégale importance partent de la grand place de notre village. Deux d'entre elles ont donné naissance à une courte rue bordée de rares maisons. La plus longue présente quelques commerces. Mais la nôtre est une sorte de *Via sacra*. Car elle commence à droite au parvis de l'église qui n'offre que son profil à la grand place et elle se termine, un peu plus loin, par le presbytère entouré de hauts murs ; tous les convois mortuaires l'empruntent pour gagner lentement le cimetière distant de douze cents mètres : un enfant de chœur en surplis noir ouvre la marche, tenant la haute croix d'argent et suivi du curé et d'autres enfants de chœur, dont l'un porte l'encensoir, du corbillard tiré par deux chevaux qui agite ses plumets à chaque cahot, puis de la famille et des proches... Le côté gauche s'enorgueillit de l'école des garçons et de la plus belle maison du bourg, dont la façade donne sur une grande cour arborée séparée du jardin par une haute rangée de buis. La maison garde son mystère mais les propriétaires, de vieilles gens fort aimables, nous invitent parfois à goûter sous leur tilleul par les chaudes après-midis d'été ; ils ne font rien pour nous intimider, mais leur gendre, un général, vient quelquefois du Maroc, dans sa belle auto noire conduite par un chauffeur en grande tenue, passer quelques jours avec eux. Pendant ces visites, nul ne s'aviserait de franchir la grille. Face à cette demeure, notre maison d'un étage fait modeste figure, et sa cour étroite qui n'est que l'espace laissé entre les toits à cochons adossés au mur aveugle du presbytère et notre mur où ne s'ouvrent que la fenêtre de la cuisine et, à l'angle de la route, la porte de la grand salle, paraît bien humble. C'est pourtant là que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

s'est produit le miracle.

C'était par un beau dimanche de mai, à l'heure où les fidèles se sont déjà dispersés. Les hommes qui vont à la messe ont rejoint dans les cafés enfumés ceux qui n'y vont pas, pour échanger et commenter les dernières nouvelles de la drôle de guerre en cours, tandis que les femmes, ayant passé une vieille blouse, s'affairent autour de leurs fourneaux. Plusieurs petites villageoises ont, comme souvent à la sortie de l'école, rejoint les deux filles de la maison et nous entraînent inlassablement dans les mêmes rondes. Et puis Gisèle, la fille du couple d'instituteurs qui dirigent les deux écoles, est apparue. Comme toujours, un silence respectueux l'a accueillie. C'est une fillette d'une dizaine d'années, comme ma sœur, mais rousse et rose, avec d'immenses yeux bleus qui glissent sur moi sans me voir, tandis que je ne peux détacher d'elle mon regard. Je n'ai que cinq ans, mais je crois que je m'enfuirais si elle m'adressait la parole. Aujourd'hui, elle porte à la main, fièrement, une corde à sauter jaune et rouge toute neuve avec des poignées blanches en bois et se place au centre de notre cercle figé. En deux gestes secs, elle déroule la corde, la lance dans son dos et commence à la faire tourner. La corde passe au-dessus de sa tête, redescend et l'enfant saute au moment précis où ses jambes vont être frappées. Indéfiniment, le mouvement recommence et s'accélère. Les filles crient : « Plus haut ! » et Gisèle s'élève à chaque tour, et à chaque tour la corde tourne plus vite. Bientôt, les pieds de la fillette ne touchent plus le sol, elle monte, monte dans le soleil, et la corde tourne toujours. Nous sommes huit témoins de cette ascension, qui l'a portée à la hauteur du grand tilleul d'en face. Puis, fatiguée de ce jeu, elle est redescendue lentement jusqu'à nous.

Lundi 30 octobre 2017